

24 images

24 iMAGES

Festival de Cannes 1996

Le sacrifice

Breaking the Waves de Lars Von Trier

Jacques Kermabon

Number 83-84, Fall 1996

Pudding chômeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23346ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (1996). Review of [Le sacrifice / *Breaking the Waves* de Lars Von Trier]. *24 images*, (83-84), 24–25.

BREAKING THE WAVES

DE LARS VON TRIER

Le sacrifice

PAR JACQUES KERMABON

Avec le recul, il n'est pas si facile de comprendre comment *Breaking the Waves* nous a bouleversés sans doute plus qu'aucun des autres films présentés cette année à Cannes. Lars von Trier s'est débarrassé de ses boursoufflures aux couleurs d'apocalypse et a trouvé une fraîcheur de regard qu'on n'aurait jamais pu lui imaginer. Il s'est mis à croire en Dieu, dit-on. Moi pas. Ce sont néanmoins des mots comme croyance, félicité, bonheur, sacrifice, miracle qui viennent sous la plume.

La trame se résume à quelques mots et, sous un certain angle, ferait hurler de rage la moins engagée des féministes. Bess s'étant gardée vierge pour le mariage, découvre l'amour et le plaisir physique avec Jan, un grand gaillard qui travaille sur une plateforme pétrolière. Un accident le rend paralysé et la jeune mariée va peu à peu acquérir l'intime conviction qu'en se pliant aux volontés de son mari cloué au lit (coucher avec d'autres hommes), qu'en se sacrifiant, s'humiliant, elle le sauvera de la paralysie. Tous les ingrédients du scabreux, du ridicule sont réunis, ils pourraient nourrir le pire mélo, ils ouvrent les portes de la grâce. Pour atteindre le Paradis il faut traverser l'Enfer.

L'action se situe dans le nord de l'Écosse au cœur d'une communauté protestante enfoncée dans ses comportements ancestraux. Nous sommes dans les années 70. Le film est ponctué de cartons, paysages traités dans des couleurs «psychédéliquies», illustrés de chansons anglo-saxonnes à succès de l'époque, autant de têtes de chapitres. Le vent récent de la libération sexuelle n'a pas effleuré cette communauté à moins qu'il l'ait au contraire crispée. Sujet tabou, comme on disait alors. Comment une jeune femme pourrait imaginer que le sexe soit une source de plaisir. Bess, incarnée magnifiquement par Emily Watson, est de ces filles un peu naïves à la bonté embarrassante, tournées vers le bien, généreuses sans détour. Dévouée, fidèle, elle se donne entièrement.

On pourrait dire qu'elle est imperméable au mal si elle ne donnait pas plutôt l'impression de ne même pas l'imaginer. *Breaking the Waves* conte d'abord cela: la naissance chez Bess de l'amour physique, la révélation du bonheur insoupçonné de la jouissance. Il faut la voir découvrir avec un ravissement amusé les métamorphoses du sexe masculin et couvrir de son regard radieux son amant de mari.

À la virginité du regard de la jeune fille répond celui de la caméra de Lars von Trier. Portée, sans cesse en mouvement, celle-ci filme l'action comme des instants singuliers arrachés au monde. Nous restons au plus près de la matière, des rochers, du vent, des corps aussi, donnés comme des êtres de chair. Et ce traitement, pas très éloigné du documentaire, contribue à instaurer

notre croyance. Nous vibrons avec les personnages inscrits dans la pâte d'une réalité tangible, rationnelle. Les scènes d'opérations à l'hôpital sont à cet égard particulièrement éprouvantes — faut-il rappeler que Lars von Trier a réalisé la série *The Kingdom*? La croyance de Bess nous apparaît d'autant plus irrationnelle. Son mari devenu infirme, impuissant, lui demande de faire l'amour avec d'autres puis de venir lui raconter ses aventures; une manière de préserver ce plaisir qui les unit. Comment ne pas entendre les voix de la raison, celle de son amie, infirmière, celle du jeune docteur. Pour eux, les volontés de l'invalidé couché sur son lit d'hôpital ne sont qu'un jeu pervers qui vont conduire la jeune femme à sa perte. Bess, convaincue de communiquer avec Dieu — elle lui parle souvent, il lui

Bess (incarnée magnifiquement par Emily Watson) exerce l'étrange fonction de prostituée bénévole.





Tous les éléments du scabreux, du ridicule sont réunis, ils pourraient nourrir le pire mélo, ils ouvrent les portes de la grâce.

répond, d'une voix transformée par sa bouche même comme les enfants qui, en jouant, interprètent plusieurs rôles —, croit de plus en plus fermement que l'obéissance à son mari, le sacrifice qu'elle fait de son corps sauvera celui de l'être vers lequel est tourné tout son amour. Elle s'applique donc à exercer au mieux l'étrange fonction de prostituée bénévole que le destin lui a dévolue. Elle commence timidement dans un car en glissant sa main à l'intérieur d'une braguette anonyme. Pour être surpris, l'honnête paysan n'en refuse pas moins l'octroi de cette caresse inespérée. Bess surmonte par amour le dégoût du sexe sans amour et sombre peu à peu dans ce qui apparaît aux siens comme une déchéance. Elle est mise au ban d'une société qui ne connaît pas le pardon, sa propre mère lui interdit l'entrée de sa maison, des enfants lui jetteront des pierres aux portes de l'église.

Nous, pétris de rationalité, ne croyons pas plus aux miracles. La naïve Bess, qui a cru voir dans les rémittences du blessé les effets de son sacrifice, nous semble prise dans les rets d'un rituel effectivement per-

vers. Son mari est irrémédiablement perdu et son action inutile, d'autant que le jeune et beau médecin nourrit à son égard des sentiments de plus en plus tendres. On se surprend même à espérer cette idylle de roman-photo qui la sauverait du désastre vers lequel elle court. En même temps, à mesure que Bess s'abîme dans les pratiques sexuelles les plus dégradantes, les plus dangereuses aussi, et que la mort de Jan est imminente, même si alors on peut tout craindre et tout espérer, on n'ose pas imaginer que la cruauté du cinéaste ira jusqu'à sacrifier les deux personnages.

Nous avons beau être cartésiens, nous colmatons parfois nos incertitudes de rituels magiques. Lars von Trier s'engouffre dans cette brèche comme d'autres films éveillent les germes de folies qui nous habitent. Ce qui apparaissait aux yeux de tous comme une absurde déchéance était le geste du plus grand amour. À la fin, ayant admis, les larmes aux yeux, qu'un sacrifice pouvait sauver une vie, nous sommes prêts à espérer le miracle d'une résurrection.

En situant l'action dans les années 70, Lars von Trier renoue d'une certaine manière avec sa jeunesse. Le film bat à l'unisson d'un cœur simple d'adolescent. La naissance de la sexualité se conjugue avec une révolte à l'égard des carcans d'une société trop sinistrement adulte. À ces âges on reproche aux parents de «voir le mal partout». *Breaking the Waves* se situe résolument du côté du bien. Il filme le bonheur d'une vie simple, l'amour qui triomphe de la mort, la révolte, le miracle.

Le plus beau est qu'on y croit. Aussi fort que dans *Elle et lui*, autant que chez Capra ou chez Dreyer. ■

BREAKING THE WAVES

Danemark-France-Suède 1996. Ré. et scé.: Lars von Trier. Ph.: Robby Müller. Mont.: Anders Refn. Int.: Emily Watson, Stellan Skarsgard, Katrin Cartlidge, Jean-Marc Barr, Adrien Rawlind, Udo Kier. 158 minutes. Couleur.